

Marie-H. Desestré

Deux fois une

à Colette, à Brigitte

Deux images jumelles, ou plutôt inverses. Bien que certains traits essentiels les rapprochent, elles diffèrent trop pour qu'on les confonde. Elles semblent même aux antipodes l'une de l'autre. Ensemble, elles se repoussent ; inséparables, elles s'opposent.

Je dis deux ; mais il y en a une surtout. Celle que j'appelle la première. Fondatrice, en somme ; au commencement, c'est elle. L'autre vient ensuite, toujours, comme pour lui faire pendant, comme en négatif. Elle possède moins d'intensité, bien que sa lumière soit plus forte, aveuglante même, moins de netteté ; ses contours sont mouvants. Elle est passée, comme on dit d'une photographie, d'un tissu trop longtemps exposés. Mais peut-être est-ce seulement une question de regard. L'assurance tranquille de l'image dite « première » pâlirait-elle devant les incertitudes de la seconde ?

Un mot appelait ces images, images de paysages. Le mot *lieu*. Ou l'idée de *lieu*. A moins que les images soient l'idée du mot, sa traîne. Le mot attirait les images. Les images apparaissaient, prêtes à s'associer au mot. Mais elles me semblent, maintenant, venir de plus loin que le moment où il est prononcé, ou entendu, ou pensé — je ne sais pas d'où ; elles arrivent, sont mises à jour, dévoilées ; elles ont une force d'évidence. Images d'avant le mot, que le mot révèle.

Je n'ai pas l'impression de les avoir forgées ; elles n'ont pas laissé d'indices de leur fabrication, comme un immeuble oublié, une fois édifié, les échafaudages ; comme les oiseaux mangent la rangée de miettes qui voulait baliser le chemin ; comme la tache claire sur le mur blanc ne dit rien de la composition de la lumière.

Elles sont en moi, étrangères pourtant, surtout la première. Elles sont en moi, mais je n'y suis pas. Elles sont neuves, mais ne semblent pas nées d'hier, ni avoir souffert du passage du temps. Je pourrais les rattacher à des familles d'images, déceler en elles des éléments qui briseraient leur solitude. Mais leur sérénité, leur mystère, indiquent, préservent leur singularité, leur irréductibilité. Images intérieures, en apnée. Images sans caractère sentimental, ni romanesque, sans histoire, sans anecdote ; pas en arrêt, mais immobiles — parce qu'ainsi elles doivent être. Pas inscrites dans le temps mais le contenant tout entier ou contenant tout entière son absence.

A force de les convoquer, de les évoquer, de m'interroger sur elles, sur les paysages qu'elles me présentent qu'aucun être vivant n'habite — du moins au début, à l'instant de leur surgissement —, peut-être que je les transforme, les use, les appauvris, les plie à mon désir de les comprendre, de déchiffrer leur énigme. A force d'écrire sur elles, je les surcharge, les masque, et bientôt elles pourraient bien s'abstenir d'apparaître, ne présenter que des avatars, de surcroît contaminés par d'autres images.

On dirait pourtant qu'il n'en est rien. Qu'elles ne varient presque pas. Qu'elles se contentent d'accueillir des explications sans bouger d'un iota.

Néanmoins, je prendrai mes précautions. J'aimerais que la description faite ici soit la dernière. Car il se peut que leur transformation ne me soit pas encore perceptible.

Je crois que je les ai assez questionnées, et que j'ai assez laissé les événements, la parole de l'autre, tenter de les élucider pour moi. Je sais, maintenant, peut-être, ce qu'elles sont.

Première image

Un endroit verdoyant. Collines, vallon. A gauche, quelques arbres, mais pas exagérément, deux ou trois peut-être, quasi transparents, quoique verts. Surtout collines herbues, et rases, d'un vert pas trop violent, mais qu'on reconnaît avec certitude comme un vert, vert pré, vert gazon. Au centre, le vallon, avec un pont, ou pas. A peine du vent. Au creux du vallon, un ruisseau assez abondant, mais pas impétueux. Ciel bleu, mais pâle. Là, mais absent. Il n'y a personne. C'est une parcelle de paysage vide.

On n'a pas besoin d'arriver dans cet endroit. On n'a pas besoin d'en partir. Il est lui-même présence. Aérien, aéré, léger et lourd à la fois. Pas bucolique. Chargé implicitement de vie, loin, très loin de la mort. Comme si de lui pouvait naître quelque chose, mais pas nécessairement. Un vide pas mortel, participant de l'éternité. Pas non plus un éden. Presque rien, en fait.

Deuxième image

Image urbaine, cette fois. Une rue, peut-être un dimanche. Vide. Hauts immeubles dont on ne voit pas le sommet ; soit l'image les coupe, soit l'idée de sommet en est exclue, n'a pas d'importance, et ces immeubles sont juste des parois, un décor.

Lumière blanche, fort contraste. Calme, calme encore. Les fenêtres, à mesure que j'y pense, se noircissent, taches sombres sur le blanc des façades. Les trottoirs sont vides. Pas de magasins ; des portes absentes ou noires.

Serait-ce une vision moins positive que la première ? Il n'y a aucun indice mortifère et pourtant, aujourd'hui, me vient à l'esprit une séquence d'un film de Bergman, *Les Fraises sauvages* sans doute, un rêve fait par un vieil homme, où le temps s'est arrêté sur les grandes horloges et passe un corbillard au cocher sans visage.

Et puis non, ce sont les mots de sa description qui suggèrent cette image secondaire, non l'image initiale elle-même. Elle est juste rue imprécise, indéfinie, dominicale, méridienne, pleine de soleil, un soleil d'été ou de printemps précoce. Je ne devrais pas raconter des anecdotes pour ce paysage juste minéral, noir et blanc, photographique.

Ces deux images, desquelles toute présence vivante, *a fortiori* humaine, est exclue, je peux les animer ensuite à mon gré, placer une vache dans le pré, un pêcheur au bord de l'eau, le chapeau de paille sur les yeux et la ligne nonchalante, un flâneur sur le pont, si pont il y a, dans la rue des enfants, des dames aux chapeaux désuets et aux torsos alanguis, portant un carton de pâtisseries ou un petit bouquet.

Je peux ajouter des taches de couleur à la ville — il m'est impossible de rendre noire et blanche la campagne, les couleurs sont indissociables d'elle — ; par exemple en donnant un short rouge à un petit garçon.

Cependant, le petit garçon qui m'apparaît le plus volontiers dans ce décor citadin ne porte pas de short rouge, mais une blouse à carreaux et à col blanc, des culottes courtes, des chaussettes de laine roulées sur ses souliers — à moins qu'elles ne remontent jusqu'au genou. Il laisse pendre ses bras le long de son corps. Ses jambes sont un peu maigrichonnes, son front un peu buté, ou timide, ses oreilles un peu décollées. Une raie bien nette sépare ses cheveux. Il ne regarde, dirait-on, le photographe qu'à contrecœur. Il est venu en visite dans les beaux quartiers de Lyon, près du parc de la Tête-d'Or. Cet enfant, c'est mon père.

Si « l'image première » peut sembler maternelle, dans ses plus évidents stéréotypes — rondeurs et fertilité — la seconde a suggéré, par association photographique, une présence paternelle plus concrète. Ensuite, la nécessité intérieure de rétablir l'équilibre — les parents sont deux, l'image duelle — a fait apparaître ma mère, dans un décor lié de manière très vague à la première ; seul le thème « rural » leur est commun.

Arrive donc ma mère jeune fille. Elle doit avoir dix-sept ans, ou dix-huit. Elle porte une robe écossaise, dont la jupe est taillée en biais. Elle s'appuie légèrement à une meule de foin. Contre son visage, ses boucles, et un grand éventail de papier plissé qu'elle tient à deux mains. Elle sourit. Il fait beau.

Elle ne sait pas encore qu'elle dormira quand je naîtrai, environ dix ans plus tard. Ma naissance n'aura pas apporté la preuve que ce bébé aux grandes oreilles, c'est bien d'elle qu'il est sorti. Mes premiers cris ne l'auront pas réveillée. Dans une clinique anonyme d'une petite ville anodine, laide même, non loin d'usines chimiques, dans la vallée du Rhône. Un endroit qui m'est indifférent. Lieu de naissance : Roussillon (38). Combien de fois me l'a-t-on fait écrire, de peur que je l'oublie ?

Ma mère, mon père, Roussillon (38) ; tout cela, ce sont des souvenirs qui ne m'appartiennent pas. Ils sont d'avant moi. Je n'aurais aucune image de mes parents à l'âge auquel je les représente ici si je n'avais pas vu de photographies. Je ne saurais pas à quoi ressemble la clinique où je suis née si je ne l'avais pas revue, à cinq ans, lors de la naissance du plus âgé de mes petits frères. Ils sont *hors de moi*. Ils sont apparus lors de voyages aller-retour d'une première image à une deuxième, puis de la deuxième à la première. Afin que peut-être tout s'annule et revienne au vide, au blanc. Ou à l'innocence des images originelles ; ce qui est, sans doute, à peu près la même chose.

Ces dernières images, donc, ne sont pas à moi. Mais non les premières, énigmatiques, à propos desquelles l'esprit peut divaguer — ces pages en sont la preuve — parce qu'elles sont si riches de leur indifférence, de leur banalité apparente, de leur mesure, de leur clarté, de leur ordre dérisoire. Bulles, cartes postales jamais envoyées, îles. Lieux clos, n'offrant aucune prise au temps. Étrangères au présent, étrangères au passé. Telles des rêves, oubliés. Points d'ancrage — d'encre ? — de la mémoire.

Lieux dont je ne comprenais pas l'absence d'habitants, le silence, la mutité, la nudité, dont j'ai su, quand j'ai entendu prononcer ce mot, que la vertu principale était *le vide, le Vide*. Le corps, la tête, comme un étui vide. Un théâtre vide. Les pièces vides d'une maison vide. D'abord, et toujours, inhabitées.

Ces images ne sont pas des souvenirs à proprement parler, puisqu'elles n'ont pas pour référence un lieu réel, vu un jour, et « recopié » en moi, plus ou moins bien, ou alors je l'aurais oublié, et un souvenir dont on a oublié la nature est-il encore un souvenir ?, mais participent de la mémoire, sont peut-être, qui sait, la mémoire même. Piliers discrets d'une mémoire enfouie.

Des gens y passent, s'y installent, puis repartent, un instant abrités, puis effacés, remplacés, puis resurgissant ; aussi des animaux, des objets.

Les abeilles bourdonnent au soleil, un Saint-Paulia rose est posé sur le bord de la fenêtre regardant au nord, une télévision bleue bouge au loin dans la nuit. Quelqu'un peut-être la regarde.